



Qui a tué Elvis ?

Le Roi est mort, vive le Roi !

Texte : PH Camy // Photos : Dimitri Coste (Memphis, 2007)

Célèbre depuis 53 ans, **Elvis** est le Roi du Rock et son incarnation. Elvis est connu de tous, partout. Elvis est aussi l'Amérique. Une Amérique qui n'aura cessé de l'adorer, de le représenter, de l'imiter et de le déifier. Mais Elvis est mort. En 77. Gros et toxico... Pourquoi ? Les théories sur le déclin du King sont légion et l'ouvrage «Qui a tué Elvis ?» apporte un point de vue expert et passionné sur la question. Au-delà de probables réponses, c'est le mythe d'Elvis dans sa complexité qui alimente la réflexion de son auteur, le journaliste, écrivain et rocker Nikola Acin. Il a reçu BLACKPOOL pour une entrevue dans son sanctuaire «preysletérien».

Le drapeau yougoslave sur la porte d'entrée de celui qui a écrit «Qui a tué Elvis ?» (Ed. Autour du Livre) fixe rapidement le visiteur quant à ses origines. Journaliste, notamment au service du magazine Rock & Folk depuis plus de 10 ans, Nikola Acin est un puit de connaissance intarissable lorsqu'il évoque la musique du diable et d'autres genres musicaux essentiels. Traducteur de livres (la récente bio d'Andrew Oldham, manager des Stones) et de bande dessinées, écrivain, il est également le leader d'une furieuse formation de rock'n'roll, The Hellboys, dont chacun des concerts se clôture par un hommage extatique au King.

Partout dans le salon-bureau-cuisine de Nikola Hellboy s'entassent les disques, livres, DVD et souvenirs de reportages (il rentre à peine de Nashville où il a interviewé Jack White) qui ont en partie fait la culture et la richesse de cette plume ciselée, atypique et ultra documentée. Par chance, Acin n'est pas du genre spécialiste fondamentaliste, se montre toujours prêt à faire découvrir passionnément plutôt qu'à rejeter «l'inculte» et ne manque pas d'humour... La preuve dès notre première question à propos d'un ouvrage dédié à son dieu : Elvis.

“Pour peu qu'on s'intéresse un peu au rock'n'roll, l'aboutissement suprême est incarné dans le Patron”

Pourquoi ce livre ?

Ce n'est pas un livre, c'est un évangile ! Ah ah ah ! C'est le fruit d'une longue obsession...

Pourquoi êtes-vous obsédé par Elvis ?

Il y a d'abord le souvenir d'enfance. Mes parents ont grandi dans les années 50 en Yougoslavie. On avait du bol de ne pas être dans le bloc soviétique, mais vaguement indépendants. A la radio, il y avait accès au rock'n'roll, ceux qui avaient un tourne-disque, ce qui était rare, mais mon père en avait un, avaient quelques disques. De plus, nous avions un lien avec la France. Ma grand-mère envoyait depuis

la France à ses enfants des disques des Beatles, des Stones... Et puis on avait une culture rock'n'roll par l'Italie, notamment. Il y avait plein de groupes italiens qui venaient jouer sur la côte Adriatique, des groupes de suf. J'ai grandi avec et pour moi il n'y a jamais eu autre chose que le rock'n'roll comme horizon musical principal. Pour peu qu'on s'intéresse un peu au rock'n'roll, l'aboutissement suprême est incarné dans le Patron, ce n'est un secret pour personne. On sous-estime l'apport musical d'Elvis, le côté icône kitsch a un peu écrasé la qualité de son œuvre.

“Il y a un truc spécial chez ce mec, une forme d'élection”

Elvis la vedette suprême plutôt que son histoire et son apport musical ?

C'est un peu ce que j'essaie de défricher dans le bouquin : essayer de voir qui est l'être humain, qu'est-ce que c'est le mythe et est-ce que le mythe n'a pas écrasé l'être humain. Donc, est-ce le King qui a tué Elvis ? Il le dit lui-même lors d'une conférence de presse en 72 : «C'est vachement dur d'être à la hauteur de l'image». C'est hyper intéressant, il était quand même conscient qu'on voyait en lui un truc que lui-même ne pourrait jamais atteindre.

Qui a fabriqué le mythe ?

Le Colonel Parker (ndlr : son manager) et lui. C'est vraiment fascinant comme duo parce que ces deux mecs sont au plus bas de l'échelon social. Elvis est un blanc pauvre de Tupelo, Mississippi. Ils n'avaient pas de chaussures à se mettre sous les pieds et quand son frère jumeau est mort, ils n'avaient pas de quoi payer un cercueil. Ils l'ont foutu dans un cageot et enterré sous un arbre car ils n'avaient pas de tunes pour se payer une concession... C'est de ce niveau-là de pauvreté qu'on parle. Vernon, son père, a fait de la prison à Parchman Farm, le pénitencier le plus affreux de la Louisiane, pour avoir transformé un chèque de 4\$ en 40\$... Le Colonel est quant à lui un hollandais qui est venu illégalement aux Etats-Unis et s'est inscrit à l'armée pour se trouver une nouvelle identité. Puis il est devenu forain, a bossé dans des cirques... C'est là qu'il a appris le business de vendre des cacahuètes aux gens. Il est monté en grade, il est devenu moniteur de poules. Il foutait des poules sur des plaques chauffantes, il mettait de la musique et les poules dansaient en rythme sur les plaques. Il l'a dit lui-même : «Entre montrer des poules et prendre des dollars sur les concerts d'Elvis, je ne vois pas la différence».

Comment est-il passé du cirque au management d'Elvis ?

C'est le show business, tu montres des poules et tu cumules de la tune. Puis tu prends un artiste jongleur et tu deviens son manager. Tu prends un autre artiste qui fait autre chose, tu montes en grade et tu deviens manager d'un chanteur. Il est devenu manager d'Eddy Arnold, une vedette de la country, avec l'idée d'en faire une vedette du cinéma. Tous les trucs qu'il a fait avec Elvis, il avait déjà voulu les faire avec Eddy Arnold. Arnold s'est séparé de lui et en 55 ou 54 Parker, qui a déjà du poids dans la country, tombe sur Elvis et lui dit : «Je vais faire de toi une vedette».

(Nicolas Acin se lance alors dans une comparaison entre Elvis et Eminem, des phénomènes extrêmes blancs «faisant de la musique de noirs» et devenus vedettes mainstream. Il poussera la réflexion jusqu'à évoquer le groupe metal Slipknot, «hyper dark» et rendu «acceptable» grâce à des déguisements...)

Presley c'est un déguisement, c'est d'abord une banane, des pattes et un costume mirobolant.

Jusqu'à quel point se déguise Elvis et qui le déguise ?

Il y a un basculement après son séjour à l'armée. Jusqu'en 58, tu vois que c'est un mec qui est cool, il se plie à des trucs du show business, mais il va à Hollywood pour jouer dans des films de Michael Curtiz, réalisateur de «Casablanca», des trucs un peu sérieux. Il essaie d'avoir un vrai contrôle sur lui-même et son image... Il revient de l'armée et c'est quelqu'un d'autre. C'est à l'armée qu'il aurait commencé à se droguer au speed, aux pilules d'amphétamines. Tous les témoins, copains, gardes du corps et compagnie ont dit qu'après l'armée, il n'avait plus la patience pour rien. Il voulait juste déconner, courir, se taper des gonzesses, aller à Vegas, ne jamais dormir...

Qui a contrôlé son image ?

Il a toujours eu le contrôle de son image. Jusqu'au bout, jusque dans les derniers mois de sa vie... Deux semaines avant qu'il meure, allait paraître le livre des gardes du corps qu'il avait virés, «Elvis, What Happened?», de Sonny et Red West. Red West qui était le mécano rouquin dans les «Têtes Brûlées» ! Ils ont donc écrit un livre racontant le côté dark de l'histoire. Red West a enregistré en sournois sa dernière conversation téléphonique avec Elvis. Elvis est incohérent, il essaie de le dissuader de sortir le livre. «Tu comprends West, les gens vont découvrir que je suis un drogué», lui dit-il «ils voudront plus acheter mes disques». Elvis a alors l'air d'une baleine échouée, il n'a aucun recul sur lui-même, il était convaincu d'être encore perçu comme un jeune homme hyper beau.

Peut-on évoquer des événements précis ayant entraîné sa chute ?

L'armée donc, entre 58 et 60, et ce janvier 73 où son concert «Aloah from Hawaii» retransmis à la télévision à travers le monde fait 1,5 milliard de spectateurs. Plus que l'audience du premier homme sur la lune... 73 est également l'année où sa femme Priscilla se tire avec leur fille, Lisa Marie. A partir de 73, ce n'est plus qu'une lente et irrémédiable dérive. Il se désintéresse progressivement de la scène. Il se rend compte qu'autant de gens viennent le voir s'il se vautre par terre ou s'il fait le concert de sa vie. Il commence donc à ne plus rien en avoir à foutre et c'est là qu'il commence à devenir gros, gigantesque.

Il se cloître et se met à absorber médicament sur médicament...

Il apprenait par cœur l'équivalent ricain du Vidal. Il savait les effets des médocs et les cocktails de médocs. Sa consommation était hallucinante. Des gardes du corps ont raconté qu'ils étaient derrière la porte de la salle où il a été autopsié au moment où son corps a été ouvert. Ils ont décrit le bruit entendu comme celui d'un énorme sac de billes qu'on aurait vidé. En fait, des pilules non digérées. Son corps ne pouvait plus les digérer.

Que prenait-il ?

Opiacés, dérivés de morphine pour dormir et s'abrutir, dérivés d'amphétamines pour se réveiller, cocaïne liquide imbibée... Il chopait de la coke médicale, liquide, et imbibaient un coton qu'il se foutait dans le pif pour que ça dure plus longtemps... Tout en disant : «Il y a trop de dealers dans les rues de Memphis, prenons un fusil et allons les chasser, c'est mal les drogués !». C'était son absence totale de distance par rapport à ce qu'il était. Elvis voulait faire la peau aux dealers, tout en s'enfilant de la coke et de l'héroïne.

S'avouer sa propre toxicomanie aurait été une remise en cause de son propre mythe...

Il n'a jamais été capable de se remettre en question. C'est de l'auto-préservation, aucun recul sur rien. Est-ce que lui-même était à la hauteur de son talent ? C'est là que tu te dis qu'il y a un truc spécial chez ce mec, une forme d'élection. Humainement, c'est triste de laisser son propre talent se foutre en l'air à ce point. Ce n'était pas de la défonce genre «je me distrais», c'était l'annihilation de sa personnalité. Ne pas être qui il est, plus rien. N'être qu'un véhicule. Autant de célébrité, c'est au-delà de l'imaginable. Elvis n'a jamais été un aristocrate de la célébrité, ça a toujours été un mec populo qui aimait qu'on se reconnaisse en lui quand c'était le peuple. Il ne s'est jamais senti à l'aise à New York et L.A, il aimait Vegas et Memphis. A cette période, l'accent sudiste était un signe... (Nikola Acin s'exclame) C'est un Ch'ti Elvis ! C'est littéralement ça ! En hyper beau, en hyper sexuel. La provocation sexuelle de Presley est flagrante. Les rouflaquettes de Presley, c'est encore plus choquant pour les vieux de 56 que n'importe quelle mohican rose sur un punk.

La provo d'Elvis était pire que celle du punk ?

Les punks, c'est juste une répercussion de ça qui est énorme. Les Sex Pistols ce n'est rien à côté, parce qu'ils s'expriment dans un langage qui existe, le rock'n'roll, un réseau de gens underground. Il n'y a pas d'underground en 55, pas de culture alterno. Il y Jack Kerouac et Allen Ginsberg qui sont des poètes, ou bien la gauche américaine, si faible qu'elle soit, qui se retrouve dans la musique folk. Lui c'est autre chose, c'est pas de la provoc politique.

“Elvis faisait du air sex, du air fucking !”

Alors quelle provocation ?

Lors d'une apparition télé en 56, il fait «Hound Dog», la fameuse chanson. Il finit la chanson puis la reprend, prenant au dépourvu le public derrière sa télé et son propre groupe. Il le fait à la moitié du tempo, c'est-à-dire proche du tempo rhythm'n'blues de l'original. Son batteur, habitué à jouer dans des bordels et des boîtes à strip-tease, se lance dans un rythme de danseuse de strip-tease. Les mecs enchaînent derrière et ils font un couplet et refrain fabuleux. Sauf que, si tu regardes l'émission, tu la vois maintenant, tu te dis qu'il se déhanche de façon marrante à la Elvis. Mais tu vois pas ce que c'était à l'époque : il faisait du air sex, du air fucking ! Il faisait des gestes de la levrette, littéralement. Ça a représenté un choc énorme.

Il doit alors être détesté par l'ensemble des darons américains ?

Sauf que quand tu rapportes de l'argent, tu ne peux pas être détesté, tu es quelqu'un de respectable. Le Colonel l'a fait rentrer dans le rang en l'envoyant à l'armée et en faisant très très attention à ce qu'il n'ait, en apparence, aucun traitement de faveur. Ça a été un des critères d'acceptation de Presley par la grande masse du public.

“Il allait de temps en temps poser ses mains sur des malades”

Elvis s'est-il pris pour Dieu ?

Il allait de temps en temps poser ses mains sur des malades ou des paralytiques en leur disant : «Vas-y lève-toi » (rires) Il était vraiment trop foncé. Sa meuf l'a sauvé de la noyade parce qu'il avait le nez dans la soupe. Elle voyait des bulles et soudain, il n'y avait plus de bulles (rires)

Le public était-il informé des aspects peu glorieux de la vie de son roi ?

Oui, au point qu'il y a un danger de faire basculer l'icône Elvis dans le ridicule. Il serait mort beau et jeune, ça aurait eu moins d'importance culturellement que gros, vieux, laid, sur ses chiottes et dans l'ignominie la plus totale. Le côté ignoble a rajouté plutôt qu'enlevé au mythe. Seul Jim Morrison et lui sont morts gros, vieux, barbus, immondes en ayant renoncé. Et Morrison est le seul autre mec que l'on continue à «voir» à Phuket où ailleurs, contrairement à Hendrix ou Kurt Cobain, que personne ne voit nulle part. La déchéance est un élément constitutif du mythe.



Nikola Acin, l'auteur de «Qui a tué Elvis ?», Graceland, 2007

